

FAITS DIVERS

— Une fille de M. Théodore Champagne a été tuée sur la voie du chemin de fer M. O. et O. dans le canton de Grenville, par un train express. Le jury du coroner a censuré les conducteurs du train de n'avoir pas regardé devant eux avec plus de soin et donné l'alarme.

— Le nombre des victimes faites par l'explosion des mines de Florida et de Wool Pitt, en Angleterre, est de 232.

Des hommes sont occupés à explorer les mines et travaillent nuit et jour pour rechercher ceux qui pourraient encore être en vie.

Il y a eu des éboulements de charbon dans les galeries, qui retardent les travaux de sauvetage.

Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants entourent les puits, attendant avec anxiété l'arrivée des paniers renfermant les victimes. On ne saurait peindre la terreur imprimée sur les visages de ceux qui ignorent le sort de leurs parents, de leurs amis enterrés à quelques centaines de pieds sous terre.

L'ÉMEUTE DE QUÉBEC.—L'enquête sur le corps de Beaudoin, qui a été tué pendant les derniers troubles, est terminée. Le verdict suivant a été rendu :

« Que la mort a été causée par une blessure à la tête, produite par la balle d'une carabine déchargée par un soldat de la batterie "B," qui à ce moment accomplissait légalement son devoir en combattant une émeute qui eut lieu dans l'après-midi du 12 courant, sur les rues Saint-Paul et Dambourges, et à laquelle émeute le défunt était présent et prit part. »

— Dans les sociétés secrètes, dès qu'il s'agit de tirer au sort celui des conjurés qui attentera à la vie du souverain, les chefs emploient invariablement un truc bien simple.

Ils choisissent l'individu le plus fanatique et par conséquent le plus bête de la société, et comme ils ont eu soin de glisser son nom dans la coiffe du chapeau mou où se fait le tirage, c'est forcément celui-là que le sort désigne pour armer son bras récidive.

CURT AU SOLEIL.—Tous les jours, M. Mouchot, professeur au lycée de Tours, se livre, dans le jardin situé à côté de l'exposition du ministère de l'Instruction publique, à des expériences fort intéressantes.

Muni d'un réflecteur plaqué d'argent, du fond duquel s'élève une broche, il fait rôti au soleil une demi-livre de viande de bœuf, rien qu'en la recouvrant d'un manchon en verre de verre.

Hier samedi, en trois-quarts d'heure, il a fait chauffer l'eau nécessaire à la confection de six tasses de café ; il ne demande pas plus de temps pour distiller une bouteille de vin.

En Algérie, il a fait rôti par le même moyen, en vingt minutes, deux cailloux devant le général Wolf et l'amiral Dupin.

C'est une restauration—sans calembour—des miroirs incendiés de l'antiquité. Je ne vois pas bien l'application des grands procédés de M. Mouchot, mais je sais que le public prend un plaisir extrême à ses expériences.

Par exemple, c'est M. Mouchot qui n'est pas content quand il pleut.

LE LION ET L'ARABE.—Un jour, un Arabe, en se réveillant, aperçoit quelque chose de monstrueux qui le regarde. C'est un lion qui est là, assis à quelques pas, comme guettant son réveil. L'homme se presse, le lion se lève ; il marche, le lion le suit ; il s'arrête, le lion s'arrête ; il repart, le lion se remet en route. . . .

Déjà il sent le souffle de la bête, quand voilà les pas qui s'éloignent. . . . C'est le lion, qui, apercevant sa grotte, rentre paisiblement chez lui.

Pourquoi a-t-il fait cela ? Pourquoi ce "grand distrait," pourquoi ce superbe indifférent a-t-il guetté le réveil de l'Arabe ? Pourquoi l'a-t-il suivi, puisqu'il ne voulait pas le manger ? . . . On ne sait pas.

Une autre fois, un bœuf, un de ces petits bœufs d'Algérie, si courts, si trapus, mais à la chair si savoureuse, était là paisamment tranquillement à quelque distance du troupeau. Blottie dans les broussailles, une panthère guettait le bœuf, tandis que plus loin, caché derrière un arbre, un Kabyle guettait la panthère.

En trois bonds, la panthère est sur sa proie, l'égorge et commence à boire son sang. Au même instant, un fusil s'abaisse. Elle se dresse et va s'élançant sur l'homme, quand tout à coup un bruit extraordinaire se fait entendre. . . .

Ce sont les troupeaux qui paissaient là-bas, sur le flanc du coteau, qui s'enfuient affolés, criant au vent. . . . Fuite folle, vertigineuse, qui fait dire à l'indigène : " Il y a du lion, il y a du lion dans l'air ! "

Aussitôt un grondement formidable s'élève, va croissant, remplit ces solitudes, puis décroît peu à peu, et s'éteint en roulements sourds, comme la foudre à la fin de l'orage.

L'homme et la panthère restent là tous les deux, regardant et écoutant.

Puis, voilà un rugissement plus prochain, et une tête monstrueuse qui se détache sur le ciel. L'homme et la panthère se précipitent sur le seul arbre qui se trouve dans le ravin ; l'homme gravissant de branche en branche, tandis que d'un bond, la panthère s'élançe en face de lui.

Le lion descend lentement de la roche, jette un coup d'œil dédaigneux sur les deux ennemis qu'il met en fuite, puis va flâner le bœuf, et voyant qu'il est mort, le jette négligemment sur son dos, comme fort ennuyé d'avoir à le

porter jusqu'à sa caverne. Car, d'habitude, ce grand insouciant, qui n'aime pas à se donner de peine, saisit le bœuf par l'oreille et le fait avancer en le fouettant de sa longue et redoutable queue, jusqu'à l'endroit où il doit lui dévorer les entrailles.

Quant à la panthère, l'Arabe n'a jamais pu dire ce qu'elle était devenue. Il ne s'est pas plus occupé d'elle qu'elle ne s'est occupée de lui dans l'épouvante qu'ils éprouvaient tous les deux.

Et le plus extraordinaire, c'est, à travers ses dédains, de voir tout ce que le lion engloutit. Dans la seule province de Constantine, l'impôt prélevé par les Turcs jadis, par les Français aujourd'hui, n'est rien à côté de ce que coûte à un Arabe la nourriture du lion. Gérard estime à deux cent mille francs l'entretien du saïd.

LIONS SUR LA SCÈNE.—Plusieurs des lecteurs de *L'Opinion Publique* connaissent l'étrange comédie appelée *Le Tour du monde*. A Paris, on joue cette pièce en ce moment avec un éléphant et des lions. Les lions paraissent dans le tableau de la forêt de Smaracan.

Une énorme cage prend presque toute la scène de la Porte-Saint-Martin. Ses barreaux sont dissimulés tant bien que mal par les branches des arbres, le feuillage et les lianes.

Dumaine, Lacroessonnère, Alexandre, Mmes Patry et Marie Laure se trouvent en scène, escortés par le nègre Macamo.

Un rugissement formidable se fait entendre. Les voyageurs s'enfuient épouvantés. Seul, Macamo reste et attend. A ce moment, dans les coulisses, on approche une petite cage de la grande et, par un double jeu de portes, on donne aux fauves un semblant de liberté.

Ils entrent en gambadant, comme des écoliers à l'heure de la récréation, mais aussitôt, le regard et aussi la cravache du dompteur gâtent tout leur plaisir et les rappellent à leur triste position.

L'effet produit par le roi du désert et sa famille, présentés dans une cage vingt fois plus grande, que toutes celles qu'on avait vues jusqu'à ce jour, a été assez grand.

Les amateurs d'émotions fortes ont regretté seulement que Dumaine et Lacroessonnère aient "lâché" ce bon Macamo au moment du danger. L'idée de voir Dumaine terrasser un vrai lion a mis l'eau à la bouche de bien des gens.

Ce qui a été difficile à régler, par exemple, c'est le rugissement qui doit donner l'éveil aux héros de la pièce.

Le lion joue, au besoin, à saute-mouton ; il fait le beau comme un simple caniche, il va même—quand on le lui demande—jusqu'à traverser des ronds en papier, comme une écuyère de cirque. Mais on n'est point parvenu à lui inculquer les principes les plus élémentaires de l'art dramatique.

On a eu beau prendre le fauve le plus intelligent de la société Macamo, on n'a jamais pu lui faire comprendre ce que c'est que la réplique, et le rugissement demandé partait, tantôt trop tôt, tantôt trop tard, parfois même ne partait pas du tout.

Alois, on a eu recours aux moyens extrêmes : Quand le lion doit pousser son cri, on lui enfonce je ne sais quoi dans les flancs, et la douleur aidant, il joue son rôle avec un naturel que les plus grands artistes eux-mêmes n'ont pas toujours rencontré.

UN REMÈDE POUR LA CONSOMPTION.—Un vieux médecin, retiré de sa profession, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la Consommation, de la Bronchite, du Catarrhe, de l'Asthme et de toutes les maladies de la Gorge et des Poux-mons, lequel est aussi une remède positif et radical pour la faiblesse des Nerfs et pour tous les maux nerveux, après avoir eu la preuve de ses merveilleuses vertus curatives dans des milliers de cas, croit de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai *gratis* cette recette à tous ceux qui la désireront, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage du remède, en français, allemand ou anglais. Cette recette sera envoyée par la malle en adressant avec un timbre de poste et nommant ce papier : W. W. SHERMAN, 129 Powers' Block, Rochester, N.-Y.

A NOS LECTEURS.—Nous sommes convaincu que nos lecteurs et aimables lectrices liront avec plaisir le compte rendu d'une visite que nous avons faite récemment au nouveau magasin de M. P. E. LABELLE, le marchand de nouveautés de la rue Notre-Dame. On se rappelle que M. Labelle tenait ci-devant son établissement sur la rue Sainte-Catherine ; ce n'est qu'à la fin d'avril dernier qu'il a transporté son immense fonds de marchandises à l'endroit qu'il occupe actuellement : 109, RUE NOTRE-DAME, entre les rues Bonsecours et Gosford. M. Labelle a cru devoir opérer ce changement afin d'avoir un local plus spacieux, plus central et répondant mieux aux besoins de sa nombreuse clientèle. Nous avons été surpris de voir les prix excessivement bas auxquels les marchandises sont vendues dans ce magasin. Une visite convaincra tout le monde de l'avantage qu'il y a de s'adresser à M. Labelle avant d'acheter ailleurs.

Au Magasin Rouge, 581, rue Sainte-Catherine.—COMPÉTITION SANS PRÉCÉDENT DANS LE COMMERCE DE NOUVEAUTÉS.—Notre magasin n'est ouvert que depuis un mois à peine, et des milliers d'acheteurs l'engorgent déjà tous les

jours. C'est vraiment plus que nous osons espérer. Nous nous faisons toujours un devoir d'être véridiques et sans exagération dans l'annonce de nos marchandises, ne descendant jamais à ce système vulgaire et trompeur d'annonces prônant des marchandises qui n'ont aucune valeur appréciable. Nous savons, toutefois, que le public est trop intelligent pour s'en laisser imposer par ces réclames mensongères. Il nous suffira de dire que notre grande expérience dans l'achat des stocks nous donne une supériorité indéniable sur qui que ce soit pour l'achat et la vente de marchandises qui ne sont pas surpassées pour la nouveauté et le goût. Nous vendons nos Tweeds et nos Etoffes à Robes à une commission de 2½ pour cent seulement. Nous coupons nos Draps et Tweeds *gratis*, et donnons les Patrons de Robes et de Manteaux par-dessus le marché ! La haute réputation dont notre maison jouit déjà pour les marchandises de deuil n'a pas de précédent à Montréal. Nous recevons tous les jours des témoignages flatteurs quant à la qualité et à la beauté des Marchandises de deuil que nous vendons, comme toutes les Dames peuvent s'en convaincre en nous honorant d'une visite. L. J. PELLETIER & CIE., Propriétaires ; J. N. ARSENAULT, Gérant.

GAZETTE DES TRIBUNAUX

COUR D'ASSISES DU LOT : Une mère qui enfonce des aiguilles dans le corps de son enfant, puis qui l'empoisonne avec du vitriol.

Aujourd'hui, devant le jury du Lot, vient de comparaître une nouvelle "femme aux aiguilles." Il y a quelques jours, notre correspondant particulier nous télégraphiait sommairement, de Cahors, l'arrêt que la Cour d'assises venait de rendre dans ce procès ; mais les faits sont tellement olieux, qu'il est important de les faire connaître dans leurs détails.

L'accusée est une servante de l'arrondissement de Figeac. Elle se nomme Rosalie Roques. Elle a vingt ans. Son histoire est celle de toutes les autres, et tient tout entière en deux mots : Séduction, abandon.

Mais nous ne nous trouvons plus ici en face d'une de ces malheureuses qui ont été comme inconscientes de leur crime, et auxquelles la justice pardonne, ou qu'elle frappe avec sa plus grande pitié.

Comme la femme Bouyon, cette autre faiseuse d'anges, Rosalie Roques a fait subir au pauvre petit, dont elle était devenue mère, un long et abominable martyre. Comme cette misérable, elle a essayé de le tuer en lui enfonçant des aiguilles dans le corps ; mais cette malheureuse victime a résisté, alors la mère lui a fait avaler du vitriol, et la mort, si lente à venir, l'a délivrée enfin de son enfant.

Le 28 février dernier, Rosalie Roques apportait l'enfant, une petite fille, au médecin de son village. Sur le seuil de la maison du docteur, elle rencontra une amie, qui fut frappée de l'expression de souffrance empreinte sur les traits du pauvre petit malade. La figure était blême, ravagée, extraordinairement maigre ; le corps n'était plus qu'un squelette. Cette femme enleva l'enfant des bras de sa mère et le porta au médecin :

" Voyez, lui dit-elle, il est mourant ! "

Le docteur examina longuement la petite fille :

" Malheureuse ! s'écria-t-il enfin, vous avez fait boire du vitriol à cette enfant ! "

La fille Roques resta un moment comme hébétée sous le poids de cette accusation terrible, puis elle se remit un peu et balbutia : " Du vitriol ? Ce sont peut-être des petits voisins qui auront pénétré dans ma chambre pendant mon absence " et qui se seront amusés à en faire boire à ma petite fille ! "

Le lendemain, l'enfant mourait.

Déjà, le parquet de Figeac s'était transporté sur les lieux. Une autopsie immédiate fut ordonnée. Elle amena des découvertes horribles : trois grosses aiguilles à tricoter avaient été enfoncées dans les entrailles de la malheureuse petite fille, et l'intérieur du corps était brûlé, comme consumé par l'action du vitriol que la mère lui avait faite boire, pour hâter la mort.

Devant la Cour d'assises du Lot, Rosalie Roques a avoué en pleurant son crime. Le jury lui a accordé le bénéfice des circonstances atténuantes ; la Cour a prononcé contre elle une condamnation à vingt ans de travaux forcés.

REVUE DE LA SEMAINE

NOUVELLES D'EUROPE

Les deux questions qui préoccupent toujours le plus l'esprit public, sont celles du Congrès et du mouvement socialiste.

Au Congrès, la situation paraît assez critique, mais on ne sait réellement à quoi s'en tenir à l'heure qu'il est. La Russie paraît bien décidée à ne pas faire des concessions qui lui feraient perdre le fruit de ses sacrifices.

Aux dernières nouvelles, la discussion avait lieu au sujet de la Bulgarie, que la Russie ne veut pas lâcher.

L'Angleterre et l'Autriche marchent ensemble, la France, l'Italie et l'Allemagne prennent généralement une attitude médiatrice.

Le gouvernement prussien continue à sévir contre les socialistes ; ces mesures de rigueur produisent beaucoup d'irritation.

Le fils de l'empereur a reçu des lettres le menaçant de mort.

Une rumeur que les monarchistes allaient essayer de faire un coup-d'état avant les élections prochaines a produit une certaine sensation.

Les républicains sont un peu inquiets.

LA MOUCHE A PATATES

On nous communique l'article qui suit, écrit officiellement pour publication dans le plus prochain numéro du *Journal d'Agriculture*. Ce sujet est tellement pressant que nous sommes heureux d'appeler l'attention immédiate de tous ceux qui s'occupent de culture sur cet article. Nous espérons que chacun se fera un devoir de faire connaître et de faire appliquer énergiquement le remède, et cela sans retard :

La chrysome des pommes de terre, mieux connue sous le nom de mouche à patates, inonde déjà de tout côté notre province : elle descend par millions sur le fleuve Saint-Laurent ; les grèves sont couvertes d'insectes parfaits qui se dirigent de tous côtés vers les champs de patates qu'ils attaquent aussitôt que les feuilles sortent de terre. De même, par toutes les voies, l'insecte se transporte dans toutes les directions, et notre récolte de patates sera nulle si nous ne prenons pas des moyens énergiques mais efficaces pour les combattre.

Heureusement pour nous, après vingt ans d'expérience dans l'Ouest, on est arrivé sinon à les détruire complètement, du moins à diminuer leurs ravages au point d'obtenir des récoltes ordinaires. Ce moyen, nous le conseillons à tous : c'est de mettre une grande cuillerée de vert de Paris dans un seau d'eau, de brasser, et, avec un petit balai, très-petit, d'arroser légèrement les feuilles, après avoir secoué le balai au-dessus du seau, afin d'en perdre le moins possible. Il faudra répéter l'arrosage autant de fois que l'on verra des œufs ou des larves sur les feuilles—soit, au plus, une fois par semaine—jusqu'à ce que la victoire soit complète.

Cultivateurs, rappelez-vous que c'est un devoir pour vous de faire tous vos efforts pour détruire ce nouvel ennemi, si puissant, qu'il menace d'une destruction complète et immédiate une de nos récoltes les plus importantes : le pain du pauvre, comme est appelée avec raison la pomme de terre.

Le bon vert de Paris se vend communément de 33 à 40 cents la livre. Une livre devrait suffire pour sauver de la destruction un arpent de patates. C'est donc un moyen qui est à la portée de tous les cultivateurs, et que chacun doit se faire un devoir immédiat d'employer sans relâche, pour la conservation de sa récolte de patates.

Il ne faut pas oublier que le vert de Paris est un poison violent. Il faudra donc ne point laisser traîner ce poison, mais le garder constamment dans un lieu sûr, où ni les enfants ni les animaux n'auront accès. Quant aux vaisseaux et balais dont on se servira, il vaudrait mieux en destiner un de chaque espèce à cet usage exclusif, que l'on aura soin de vider, de laver et de mettre en sûreté chaque fois que l'on s'en sera servi.

Nous espérons que tous nos lecteurs, sans exception, vont se mettre à l'œuvre, qu'ils emploieront le vert de Paris avec les précautions nécessaires aussi souvent qu'il le faudra, et qu'ils feront tous leurs efforts pour propager ce remède facile chez chacun de leurs voisins, afin que les efforts pour la destruction de ce terrible insecte deviennent généraux par toute la province.

De Maistre disait un jour qu'il prêcherait volontiers les rois et les peuples, en face les uns des autres. Me tournant du côté des rois, je leur dirais : " Sires, les abus amènent les révolutions," puis, m'adressant aux peuples : " Messieurs, les abus valent encore mieux que les révolutions. "